

Prix de la critique 2022

Décernés par des journalistes (Cahiers du cinéma, Positif et Sofilm), les **Prix de la critique** récompensent des productions d'élèves.



1er prix – Lycée professionnel Magenta, Villeurbanne (académie de Lyon)

La traversée est un film poétique, épique, politique. C'est un voyage en terres inconnues d'une fratrie, Kyona et Adriel qui fuient les horreurs de l'oppression.

Lors de ce périple les enfants vont grandir, murir, s'aguerrir, se perdre, se retrouver pour finalement aimer. Ils vont passer grâce à cette terrible histoire, du monde de l'enfance à celui des adultes, brutalement, âprement, implacablement.

Jamais Marie Desplechin et Florence Miailhe ne situent leur film dans un pays précis pour mieux le rendre universel. Cela pourrait être la Syrie, l'Afghanistan, le Yémen ou encore l'Ukraine. D'ailleurs les couleurs, la neige peuvent faire penser à l'Est de l'Europe d'autant que les arrière-grands-parents de la réalisatrice ont fui les pogroms juifs d'Odessa au début du XXème siècle. Le film est donc une parabole doublée d'un conte initiatique. On pense aux frères Grimm tout autant qu'à Koita Yaguine et Tounkara Fode, deux enfants guinéens de 14 et 15 ans découverts dans le train d'atterrissage d'un avion en provenance de Bamako.

Car ce film, s'il finit bien est une tragédie. Celle des migrants, des déplacés, des exilés ballottés par l'Histoire. On croise une Baba Yaga au fond d'une forêt, typique des contes russes, un couple d'ogres trafiquants d'enfants, un cirque cocon protecteur, un chef de gang débrouillard ou encore un elfe aux yeux clairs, séduisant et magnétique.

On suit la course effrénée des deux héros, on tremble lors de rencontres inquiétantes ou lors de poursuites dangereuses. On est portée par cette histoire née d'un carnet à dessin, celui de la propre mère de la réalisatrice évoquant l'exode de 1940, qui s'ouvre au début du film pour se refermer sur une fin heureuse.

Point d'acteurs puisque le film est un film d'animation mais comme vous n'en avez jamais vu. Florence Miailhe et son équipe utilisent la technique de la peinture sur verre filmée image par image donnant au film son incroyable mouvement, comme si Chagall ou Matisse animaient leurs œuvres. Cela pétarde de couleurs au gré des saisons donnant un aspect onirique au film tout en conservant sa patine documentaire. Ce fût un véritable travail de titan pour obtenir 90 minutes de film mais cela valait les 4 ans de travail et les 14 animatrices : le résultat est éblouissant, une explosion de couleurs comme ces oiseaux s'échappant de leur cage, symbole de liberté.

Au final, ce film est une parabole aussi forte que *Le Petit Prince* de St Exupéry. On tremble, on rit, on pleure. Avec cette traversée on arrive à bon port, Kyona et Adriel sont sauvés et peut être une partie aussi de notre humanité.

1^{er} prix – Lycée Brassens, Neufchâtel en Bray (académie de Rouen)

On se souvient de Mohammad Rasoulof pour *Un homme intègre* présenté au Festival de Cannes en 2017 et qui dénonçait la corruption, pratique courante en Iran dont il est natif. Mais s'il fut condamné pour propagande, hors de question pour ce réalisateur engagé de condamner la création artistique : il reprend sa caméra de la liberté qu'il emmène une nouvelle fois en terres clandestines pour y tourner un long-métrage courageux, réquisitoire sensible contre la peine de mort dans un pays qui est le deuxième au monde à pratiquer le plus d'exécutions. En France, alors que la célébration du vingtième anniversaire de l'abolition de la peine de mort a déjà rouvert le débat, nul doute que le film fera écho.

Le Diable n'existe pas c'est quatre chapitres, quatre histoires, quatre hommes et quatre destins que la politique de la mort a fait basculer dans le drame.

Heshmat, Pouya, Javad et Bahram sont quatre condamnés. Pourtant, aucun d'eux n'est destiné à mourir.

Heshmat est un père de famille et un époux modèle, un fils attentionné et un voisin serviable. Mais chaque matin, à quatre heures précises, l'heure sonne et le réveil lui rappelle ses obligations : Heshmat doit se rendre au travail où il appuie sur un bouton qui ouvre une trappe, déclenchant la pendaison de plusieurs personnes.

Ce travail, Pouyat ne veut pas le faire. Jeune homme conscrit, assigné par malheur à l'unité chargée des exécutions, il passe une nuit entière à essayer d'échapper à la tâche qui lui sera confiée le lendemain, désireux de rejoindre sa fiancée qui l'attend dehors.

Javad a les mêmes motivations, néanmoins lui a obtenu une permission. Il en profite pour retrouver sa petite amie à la campagne. Mais la famille est en deuil : l'un de leurs plus proches amis vient d'être exécuté à cause de ses idées politiques.

Enfin, Bahram aussi vit loin des villes : gravement malade, le vieil homme décide de révéler le lourd et tragique secret qu'il garde depuis qu'il a refusé de pratiquer des exécutions.

Condamnés à appuyer sur un bouton, condamnés à enlever un tabouret. Condamnés à condamner. Condamnés eux-mêmes. D'ores et déjà, on salue une mise en scène qui interroge : qui de l'exécutant ou de l'exécuté, marchant côte à côte dans le long couloir lugubre, se dirige vers la mort ?

La mort est omniprésente. Elle est dans le quotidien de tous, et dans les yeux d'Heshmat, qui porte jour et nuit le poids de son travail.

Le point fort de ce premier chapitre, c'est l'habileté du réalisateur à nous égarer à la frontière entre fiction et réalité, entre jour et nuit. Entre humanité et inhumanité. Alors si la paisible journée d'Heshmat nous plonge d'abord dans une tranquille curiosité, Mohammad Rasoulof parvient à garder nos sens éveillés en les arrosant d'indices visuels : « Rouge » ou « Vert » rappellent les feux de circulation à Heshmat qui se rend au centre de détention où il prend place face à un tableau électrique où les condamnés à mort sont réduits à de petites lumières, rouges ou vertes. Comme le décompte, affiché par ces mêmes feux de circulations, l'image devient un véritable compte à rebours, nous laissant nous aussi, dans l'attente du réveil qui sonne.

Mais plus encore, elle se conforme à la binarité d'ensemble, à l'instar de longues scènes montées en champ/contrechamp, laissant apercevoir tour à tour un personnage cloîtré dans sa voiture puis la route s'étalant devant lui, comme la métaphore de la voie de la liberté

entravée par le cadre de la loi. Cette image se déploie en leitmotive tout au long du film, marquée par les différentes émotions des conducteurs : de la résignation d'Heshmat à la tristesse de Bahram, en passant par l'euphorie de Pouya.

À la lueur de cette philosophie du contraste, Mohammad Rasoulof ne ménage pas le spectateur. Avec un scénario qui manie à la perfection l'art de la chute, quelques secondes lui suffisent à nous faire passer de la plus sereine empathie à la plus violente stupeur. Sous la pudeur de l'écran, sentiment de compassion, d'injustice, ou de colère, se révèlent. Il y a là une émotion intense, suspendue, presque indicible et invisible. Impossible pour les plus endurcis de ne pas y être sensible.

Beaucoup d'émotions donc, mais peu de possibilités. Deux couleurs. Rouge ou vert. Mais un choix, véritable dilemme cornélien dans lequel Pouya et Javad sont empêtrés : obéir ou résister. Deux possibilités, deux décisions.

L'un choisit la rébellion, fuyant sur la route de la liberté sur les airs fiers et révoltés de Bella Ciao. Mais « Si tu dis non ils détruisent ta vie. » rappelle l'autre qui sacrifie sa conscience pour sa liberté, les permissions étant conditionnées au nombre d'exécutions réalisées. Mais la liberté fait-elle partie des possibilités ? interroge le destin de Bahram. Lui a osé dire non, et en a payé le prix. Sa famille aussi.

Tous condamnés, finalement. C'est en nous laissant ces mots en tête, et sans même les prononcer, que le film se fait puissant. Heshmat, Pouya, Javad et Bahram sont les figures d'un peuple qui souffre tout entier de l'infamante et inacceptable politique d'un gouvernement architecte d'une véritable usine de la mort, qui pèse sur le pays et dont chacun subi les conséquences.

Le Diable n'existe peut-être pas, mais qu'en est-il de la dignité lorsque les hommes sont réduits à un maillon de la chaîne ? Qu'en est-il de la justice, si elle rabaisse une nation plutôt qu'elle ne l'élève ? Tuer pour être libre, fuir pour ne pas tuer, mais finalement, qu'en est-il de la liberté si elle se limite à des sacrifices ?

Et l'espoir, existe-il ? Assurément ! Loin de nous livrer un témoignage désespéré, Mohammad Rasoulof fait de la création artistique le vecteur d'une aspiration à un avenir lumineux. En témoigne l'éclaircissement croissant de la photographie à mesure que le film avance. On s'éloigne de l'obscurité en même temps que les histoires nous éloignent de la ville, lieu de décision et d'exécution. Signe que rien n'est possible en Iran, et qu'il faut partir, s'éloigner, fuir ? « Pour changer les choses il faut rester » déclare-t-on à Javad.

Mohammad Rasoulof lui, a choisi de rester et de montrer l'Iran, outrepassant la censure pour porter son œuvre et les questions universelles qu'elle soulève par-delà les frontières. Signe que rien ne condamnera jamais la liberté de créer.

1er prix critique libre - Lycée professionnel des Jacobins, Beauvais (académie d'Amiens)

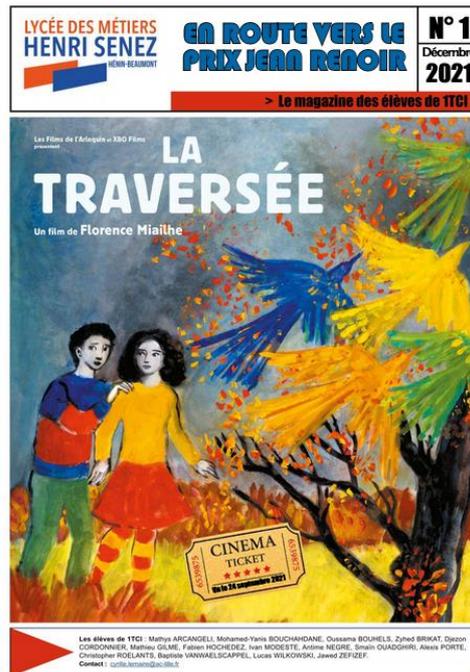
Visionner la vidéo : <https://youtu.be/IXU12VB6m-I>

1er prix critique libre - Lycée Atlantique, Luçon (académie de Nantes)

Visionner la vidéo : <https://youtu.be/eInNqH-UZpw>

2^{ème} prix – Lycée des métiers Henri Senez, Hénin Beaumont (académie de Lille)

Visionner le magazine : <https://fr.calameo.com/read/00600282006fefe35a1d2>



2^{ème} prix – Lycée Schweitzer, Neufchâtel en Bray (académie de Strasbourg)

Robuste comme le premier long métrage réalisé par Constance Meyer, sorti en 2021. Mais fragile tant les contrastes très symboliques qui jalonnent le film pour révéler la fêlure derrière la carapace manquent parfois de subtilité.

Robuste comme le froid carrelage qui recouvre les murs des couloirs labyrinthiques de la maison de Georges. Mais fragile dès lors que le décor souligne trop les intentions au lieu de suggérer.

Robuste comme le socle du film qui repose sur la présence de l'acteur français mythique Gérard Depardieu. Mais fragile car ce n'est pas le premier acteur à accepter de se mettre à nu pour casser son image.

Robuste comme la performance de la jeune et divine Déborah Lukumuena qui donne avec justesse la réplique au monstre sacré du cinéma français. Mais fragile car elle n'évite pas les clichés propres au buddy movie (couleur de peau, genre, âge, niveau social... la liste est longue des oppositions !)

Robuste comme les poissons des abysses tant qu'ils sont dans leur environnement, à l'écart et dans l'ombre. Mais fragile quand ils gisent sur le sol comme Georges est étendu, presque inerte, après une crise de panique.

Robuste comme une coquille de noix que la main de Georges vient finalement écraser. Mais fragile quand le résultat du geste représente trop l'état psychologique du personnage.

Robuste comme les combats de lutte qui montrent l'affrontement des corps. Mais fragile car ils reflètent de manière appuyée les conflits intérieurs.

Robuste comme Aïssa devant son « petit ami » au restaurant qui entend ce qu'elle savait sans vouloir l'entendre. Mais fragile comme l'empathie du spectateur envers Georges qui se révèle gratuitement désobligeant.

Robuste comme la notoriété et l'efficacité d'une chanson de Michel Berger. Mais fragile comme l'évidence d'une citation qui fait entendre ce que l'on comprenait déjà.

Robuste comme l'idée de la mise en abyme qui mêle fiction et réalité dans le quotidien d'un acteur sur le déclin. Mais fragile comme la distance qui est créée par ce procédé, surtout lors de la dernière scène où l'artifice l'emporte sur la vraie émotion.

3^{ème} prix – Lycée professionnel Peytavin, Mende (académie de Montpellier)

Ouistreham est un film d'Emmanuel Carrère qui est une adaptation du livre de Florence Aubenas, *Le quai de Ouistreham*, publié en 2010. Elle décrit dans ce dernier comment, sous couvert d'une fausse identité, elle s'est mise dans les rangs de travailleurs précaires pour mieux comprendre la réalité de leur quotidien.

Dans le film, c'est Juliette Binoche qui incarne le personnage principal, Marianne Winckler. Elle se fait passer pour une chômeuse sans qualification et se voit proposer un poste d'agent d'entretien, d'abord dans des bungalows puis au sein des équipes de nettoyage des ferries de Ouistreham, en Normandie. Celle-ci va se lier d'amitié avec ses collègues de travail et tout particulièrement avec une mère célibataire, Christelle. Elle y découvre les rythmes infernaux de travail, les horaires fragmentés, le salaire misérable mais aussi des personnes touchantes, vraies et courageuses. Tout cela rendra d'ailleurs la révélation du vrai métier de Marianne encore plus dure à accepter par ces dernières, se sentant trahies par leur nouvelle amie.

Le film met en avant les conditions précaires des femmes de ménage, l'obligation de travailler vite pour gagner peu, de vivre des humiliations quotidiennes, le mépris des employeurs, le sentiment d'invisibilité, d'une vie presque cachée.

Hormis Juliette Binoche – actrice star qui s'efface finalement au profit de ses camarades -, les autres personnages sont interprétés par de vrais agents d'entretiens. Leurs imperfections dans le jeu rendent finalement le film plus réel, à la limite parfois du documentaire.

La caméra se pose souvent sur des visages marqués par la difficulté d'un quotidien ingrat et fatigant ; un tableau presque mélancolique d'un monde méconnu, à la fois sombre et coloré, muet et évocateur.

Ce film, puissant, nous emmène à beaucoup réfléchir à la condition défavorable de certains métiers, à casser les codes d'une société catégorisée et à montrer que, finalement, les choses les plus simples de la vie peuvent suffire au bonheur.

Enfin, nous avons été poussés à nous poser une question philosophique quant à l'ambivalence du film : le personnage de Marianne était-il obligé d'aller jusqu'au mensonge pour vraiment s'immerger dans ce monde précaire, quitte à briser ainsi une amitié, une confiance établie avec d'autres personnes ? C'est sur cette interrogation sans réponse, ou en tout cas sans unanimité dans nos points de vue, que nous vous conseillons vivement *Ouistreham*.

3^{ème} prix –Lycée Jaume, Pierrelatte (académie de Grenoble) : une critique d’Estéban Coquin

6h00, se réveiller, se doucher, s’habiller, 6h30 lever les enfants, petit dej, lacets, courir, 7h00, courir, poser les enfants chez la voisine, courir attraper le train, rester en éveil, courir pour prendre le métro, courir pour être à l’heure au travail, courir d’une chambre à l’autre, d’un lit à l’autre, tout est minuté, chronométré, encore courir le soir pour rentrer, récupérer les enfants, leur faire à manger, les laver et enfin se coucher. Demain sera le même, en pire quand les gilets jaunes jettent dans ces journées minutées les grains de sable qui enraillent cette organisation au cordeau.

C’est ainsi que le film *A temps plein* réalisé par Eric Gravel raconte le quotidien d’une jeune maman divorcée, jouée par Laure Calamy, qui habite dans la grande banlieue parisienne et travail comme chef de rang dans un grand hôtel parisien. Ce premier choix important, nous ne sommes pas en présence du quotidien le plus difficile, puisque c’est notre héroïne qui dirige une équipe ainsi son salaire est bien supérieur à celui de ses camarades qui font face à bien plus de problèmes ; de fait est souligné que même chez des employés d’un certain niveau les conditions de vie sont problématiques. Ce n’est pas non plus anodin de présenter le travail dans un Palace, il s’agit de présenter le paradoxe, des personnes aux revenus fragiles qui permettent à d’autres avec des ressources plus importantes de profiter d’un confort inouï.

Le film présente donc un quotidien en constant mouvement d’une femme qui se bat, courageuse, pour assurer à ses enfants une vie normale, décent. Dans ce film court, la densité du quotidien est marquée par un montage cut, les plans se succèdent à un rythme effréné, le spectateur oppressé par un cadrage serré autour de l’actrice principal, sans profondeur de champ, sans perspectives, un peu comme son quotidien. Jamais isolée, mais jamais aidée, toujours en course, donc en compétition, le film dénonce cette société de la compétition où chacun se doit de gagner son quotidien, l’altruisme est quasi absent du film et quand il intervient il devient l’exceptionnel.

Ce thriller social se termine bien en apparence, Julie obtient l’emploi qu’elle espérait, mais elle reste dans la course, elle n’a pas su faire le pas de côté, pas pu le faire.

Sortir du film avec un malaise, le malaise d’avoir assisté impuissant à une spirale, d’avoir aussi été gêné par le rôle donné aux gilets jaunes, ceux qui empêchent la course de se faire, ceux dont on ne connaît pas les revendications mais qui deviennent le grain de sable qui désorganise toute la belle mécanique du quotidien. Un film réussi avec une Laure Calamy exceptionnelle !

Mention spéciale critique libre – Lycée Gorge de la Tour, Nancy (académie de Nancy-Metz)

Visionner la vidéo : https://youtu.be/HmP_RLw11Jc